

Le dernier repas dans Phantom Thread

Claire Valade

Numéro 327, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

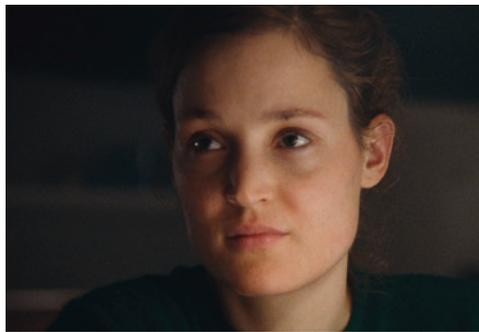
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Valade, C. (2021). Le dernier repas dans Phantom Thread. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 56-56.

Le dernier repas

CLAIRE VALADE dans *Phantom Thread*



Œuvre d'une exquise précision, *Phantom Thread* réunit à nouveau Paul Thomas Anderson et son allié de *There Will Be Blood*, Daniel Day-Lewis, toujours aussi magnétique et méticuleux. Le cinéaste lui oppose une nouvelle venue, Vicky Krieps, qui s'avère une éblouissante révélation. Ce choix n'a rien d'innocent. L'immense icône, dans ce qui serait sa dernière apparition au grand écran, face à l'inconnue jeune et fraîche. L'acteur aguerri dans le rôle d'un illustre couturier aux habitudes rigides, raffiné et intransigeant, devant la supposée ingénue en muse faussement candide qui ose bousculer le génie jusque dans ses derniers retranchements.

Anderson déploie brillamment cette rencontre d'une envergure qu'on n'aurait jamais soupçonnée titanesque. Le premier contact entre Woodcock et Alma, dans le salon de thé où celle-ci travaille, est exemplaire. Lui, à la table du client, droit, charmant, directif; elle, dans son tablier de serveuse, brouillonne, spontanée, instinctive. Lui, le découvreur; elle, la découverte. Une relation d'une complexité extrême se tisse par secousse

à partir de cette première étincelle, l'homme sûr de lui se fracassant encore et encore contre l'écueil imprévu, cette jeune femme réservée qui se révèle tout sauf naïve, plutôt une égale en tout point, jusque dans la manipulation et la perversion.

La séquence finale est à elle seule un chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre. Après un énième désaccord, Woodcock et Alma se retrouvent à nouveau à la maison de campagne où elle prépare un repas à son mari. Anderson bâtit la séquence avec un doigté digne des meilleurs suspenses, le spectateur retenant son souffle quant à l'issue de ce qui se trame dans cette cuisine qui a déjà connu un premier repas empoisonné. Alors que ce dernier était insoupçonné de sa victime, Woodcock a visiblement compris cette fois-ci qu'Alma s'apprête à lui servir des champignons toxiques et celle-ci l'a bien réalisé aussi. Pas un mot de dialogue pendant près de trois minutes, mais seize bonnes secondes d'eau versée bruyamment dans deux verres par Alma, provocante. Passant d'un personnage à l'autre en champ contrechamp, Anderson s'attarde

sur les visages éloquentes de l'une et de l'autre. Sous l'œil attentif d'Alma, Woodcock fait grand spectacle de humer son assiette, de couper un morceau de l'omelette (son couteau tintant contre la porcelaine), d'engouffrer l'omelette et les champignons et, surtout, d'éviter de mastiquer pendant ce qui semble des secondes interminables. Alma soutient le regard de son mari qui tient sa fourchette comme une arme (Anderson cadre Woodcock de dos, la fourchette à la hauteur de la gorge d'Alma). Puis, Woodcock se met enfin à mastiquer. Alors, seulement, les premiers mots sont prononcés. Alma déclare à son mari les règles du jeu qui sera désormais le leur. De sa voix calme et posée, elle lui annonce qu'elle le désire alité, malade et impuissant, entièrement dépendant de ses bons soins pour lui rendre ses forces. De narquois, le sourire de Woodcock devient complice, amoureux, tendre même. «Embrasse-moi avant que je ne sois malade», lui répond-il avant de l'embrasser. Le pilier de rigidité a baissé les armes. L'insoumis a accepté de se soumettre – non, plus encore, il se délecte de se soumettre! ▲